SOPHIA PEIGNOT

En partant, le bonheur m'a dit ...

ROMAN

Sophia Peignot

En partant,
le bonheur m'a dit…

© Sophia Peignot, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8887-9

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le bonheur, en partant,

M'a dit qu'il reviendrait …

Jacques Prévert

Tu n'es plus là où tu étais,

Mais tu es partout là où je suis.

Victor Hugo

1
Odélia

Bien que je sois du genre cartésien, il est vrai que j'ai toujours eu, bien enfoui au fond de moi, un petit côté artiste. Je le tiens de ma grand-mère maternelle, Hyacinthe. Mais de toute évidence, celui-ci a sauté une génération. Iris, ma mère, s'est bornée à refuser que j'entretienne mon attrait pour les arts, et en particulier pour la danse.

C'était le métier de ma grand-mère, la danse, et ma mère a tant souffert de son absence lorsque celle-ci partait en tournée que je n'ai jamais pu prétendre en faire, même en tant que loisir. La danse était pour elle une sorte d'ennemie.

J'ai alors vivement été encouragée à me tourner vers ce que ma mère appelait « la vraie vie », amenée à me tourner vers des études qui m'offriraient la perspective d'un « vrai métier ». C'est ainsi que je suis devenue notaire.

Je ne peux pas me plaindre, je n'ai jamais manqué de rien, si ce n'est peut-être d'un peu d'amour maternel. Ma mère m'aime, je le sais, mais elle ne le montre jamais. J'en ai souffert étant petite, mais j'ai maintenant compris qu'elle ne faisait que reproduire ce qu'elle-même avait vécu.

Ma grand-mère ne vivait que pour la danse. Mon grand-père était fou d'elle, et il avait tout sacrifié pour qu'elle puisse se consacrer à sa passion. C'est ainsi qu'il s'était occupé, pour ainsi dire seul, de l'éducation de ma mère.

Contrairement à moi, ma mère n'a pas eu la chance d'avoir un père affectueux. Il n'était pas méchant, mon grand-père, seulement très peu démonstratif. Alors entre une mère qui n'est jamais là et un père qui semble ne l'être que pour inculquer les bonnes manières, on ne peut pas dire que ma mère ait baigné dans le sentimentalisme durant son enfance.

Moi, je crois que c'est pour cela qu'elle a choisi mon père. Lui, c'est tout le contraire. Il ne cesse de balancer des « je t'aime » et des « ma chérie » à tout va, que ce soit à ma mère ou à moi.

Heureusement que je l'ai, mon père. Il est toujours là quand il faut. Je n'ai même pas besoin de le lui dire, il le sent.

Parfois, ma mère l'envoie balader, et lui se tourne vers moi et me sourit avec un petit clin d'œil qui veut dire « ne t'inquiète pas, tu connais ta mère ! », et systématiquement, ma mère riposte par un « je t'ai vu, Jean-Pascal ! », ce qui fait rire mon père, et ma mère retourne ainsi à ses occupations en ronchonnant.

Je ne vais pas faire de la psychologie de comptoir, mais force est de constater que mon mari est un peu la réplique de mon père, peut-être aussi parce que malgré moi, je suis parfois celle de ma mère.

Quand j'ai rencontré Romain pour la première fois, il m'a tout de suite plu. J'étais sortie boire un verre avec une amie, et un groupe, juste à côté de nous, ne cessait de rire à gorge déployée. Enfin, surtout l'un d'eux : Romain. Agacée par ce que j'avais ressenti comme une nuisance sonore, qui m'empêchait d'avoir une conversation sérieuse avec ma meilleure amie Juliette, j'avais fini par leur demander s'il était possible de baisser le ton.

C'est là que j'avais croisé le regard de Romain, un regard intense et enveloppant. J'ai certainement dû rester un moment à ne rien dire, puisqu'il s'est rapproché de moi pour savoir si tout allait bien. Je me suis retrouvée toute bête, ne sachant quoi lui répondre, et il nous a finalement invitées à rejoindre leur tablée.

Je n'ai quasiment pas parlé de la soirée tant il m'intimidait. Pourtant, il a tout fait pour me mettre à l'aise. Juliette, de son côté, s'est aussitôt sentie à sa place, et c'est d'ailleurs lors de cette même soirée qu'elle a aussi fait la connaissance de celui qui deviendrait son mari : Maxime, le meilleur ami de Romain.

À partir de ce soir-là, nous ne nous sommes plus quittés Romain et moi, et quelques années plus tard, il m'a demandée en mariage.

Ma mère ne l'a jamais réellement apprécié. Il faut dire que Romain n'avait, selon ses critères, pas un « vrai métier ». Il était scénariste et n'avait jusqu'alors écrit que quelques courts métrages, mais rien qui soit assez lucratif, et donc qui impose le respect, toujours selon ma mère.

Mon père était quant à lui son plus grand fan, et il l'a dès le premier jour accueilli à bras ouverts. Ma mère disait qu'il ne serait pas en mesure de m'offrir une stabilité financière suffisante. Mon père lui répondait qu'il m'apporterait tout l'amour que je méritais, et que c'était bien plus important que le reste. Elle plissait les yeux et repartait la bouche pincée. C'était rare qu'elle n'ait pas le

dernier mot sur mon père, mais je crois qu'elle savait pertinemment qu'il avait raison. Et je crois aussi qu'au fond d'elle, elle s'en voulait de ne pas être capable de me le donner, cet amour.

C'est ainsi que j'ai finalement accepté la demande en mariage de Romain. Je suis passée outre les réflexions de ma mère, pour la seule fois de ma vie je pense. Mais je savais que Romain était le bon, qu'il m'apporterait tout ce dont j'avais besoin.

Trois ans après notre mariage sont nés Joséphine et Gabriel, nos jumeaux. Je ne dirais pas que cela a été facile tous les jours. Devenir parents n'est déjà pas une mince affaire, mais devenir parents de jumeaux, comment dire ? C'est vraiment très, très sportif !

Heureusement, Romain était là. Il s'est tout de suite senti père, là où moi je me sentais empotée. Il me rassurait toujours en me disant à quel point nos bébés avaient de la chance de m'avoir comme mère. Il était si prévenant et adorable.

Il était parfait.

Il l'était.

2
Ava

J’ai peu de souvenirs de mon enfance. En tout cas, du temps où nous étions heureux, tous les trois. Je me rappelle le dernier été que nous avons passé ensemble. Nous étions dans les Landes, dans une jolie petite maison à Mimizan. Il avait plu toute la semaine, mais cela ne nous avait pas dérangés. Ma mère trouvait toujours le moyen de faire d’un évènement ordinaire le plus fabuleux de tous. Et elle y arrivait, même pour les plus moroses.

Je me souviens qu’à l’enterrement de mon grand-père maternel, alors que je devais avoir à peine cinq ans, elle avait réussi à inventer une histoire si belle sur son départ que je n’avais ressenti qu’un très léger sentiment de tristesse. Mon grand-père était parti, et je ne le verrais plus, en tout cas sous sa forme humaine. Ma mère m’avait dit qu’une fois que nous mourons, nous recommençons forcément notre vie ailleurs et autrement. Elle m’avait alors proposé de bien observer tout autour de moi, parce que mon grand-père serait certainement là, à veiller sur moi, comme il l’avait fait depuis ma naissance. Je n’avais pas opté pour une renaissance dans les étoiles, les jugeant bien trop lointaines et inaccessibles. J’avais préféré penser qu’il se réincarnerait en plante, car il adorait ça, et peut-être aussi parce que les plantes, ça peut vivre longtemps si on prend bien soin d’elles (en tout cas plus longtemps qu’une coccinelle, première théorie qui m’était venue à l’idée et que j’avais aussitôt oubliée).

Ce sont des bribes de souvenirs, mais je m’y suis tellement accrochée qu’elles ont fini par s’ancrer dans mon esprit de façon indélébile. Enfin, je crois.

Je vous disais donc que cet été-là, nous avions subi une semaine d’intempéries dignes d’un mois de mars alors que nous étions mi-juillet. Mais peu nous importait. Nous étions en vacances et heureux tous les trois. En tout cas, je le croyais, et je pense que ma mère aussi le croyait. Elle était toujours si positive et voyait la vie en rose, nul ne pouvait l’en faire démordre : « La vie est un don et nous devons la choyer, nous sommes maîtres de notre destin », voilà ce qu’elle répétait constamment.

Mais il est des évènements qui peuvent vous faire changer du tout au tout.

Après notre retour de vacances, mon père a annoncé à ma mère qu’il partait. Il

ne faisait pas que la quitter, il partait pour de bon, et loin. Très loin.

Il avait rencontré, quelques mois auparavant, une femme. Ils avaient décidé d'aller vivre à Singapour, et c'est ce qu'ils ont fait, à peine deux mois plus tard.

Je crois que ma mère a tout essayé pour le retenir, en vain. Je pense que le plus dur pour elle dans cette histoire est qu'elle n'avait rien vu venir. Mon père lui avait dit que ça n'allait plus entre eux depuis un moment déjà a priori, mais elle n'avait pas voulu l'entendre. Il lui avait dit qu'"à force de voir la vie en rose monochrome, on en oublie le reste de la palette".

Je dirais que c'est cette phrase exacte qui l'a plongée dans un état dont elle n'a jamais réussi à sortir. Elle qui était si gaie n'était plus que l'ombre d'elle-même. Mon père avait soufflé sa flamme, et elle ne pourrait plus jamais se rallumer.

La psychologue qui m'avait suivie durant la période qui avait succédé au départ de mon père avait dit à ma mère que si je me montrais si vive, c'était uniquement pour l'animer. Je devais être vivante pour deux, sous peine de la voir sombrer pour de bon.

C'est comme cela, a priori, que je suis devenue l'hyperactive que je suis maintenant. Toujours à l'affût d'un nouveau projet, je croque la vie à pleines dents. Je sais à quel point elle est fragile. Je sais avec quelle facilité on peut l'oublier.

Alors je me suis fait la promesse que jamais cela ne m'arriverait, pas à moi, il en était hors de question.

J'ai eu une scolarité assez mouvementée, je n'étais pas du genre à rester très longtemps dans les cases où l'on voulait bien me mettre. J'étais trop ceci ou pas assez cela. Mais je m'en moquais. Mieux que cela, j'en étais fière. J'étais moi et personne d'autre.

J'ai perdu mes grands-parents paternels à un an d'intervalle l'un de l'autre. Quand ma grand-mère est partie, mon grand-père n'avait qu'une seule envie : la rejoindre. Il me disait : « Tu sais ma poupette, sans mamie, la vie est toute grise. Et moi le gris, je trouve ça beaucoup trop triste. »

J'avais alors une douzaine d'années, et plus que ma grand-mère maternelle, Paulette, avec qui je passais le plus clair de mon temps.

Après le départ de mon père, Paulette est venue s'installer à la maison. Voyant dans quel état se trouvait ma mère, elle avait jugé nécessaire d'apporter un peu de vie dans la mienne.

Ma grand-mère, c'est un peu ma deuxième mère. Nous sommes vraiment très proches toutes les deux. Elle a assuré le relais quand ma mère ne le pouvait plus. Heureusement qu'elle était là, mamie Paulette.

Malheureusement, bien qu'elle soit toujours parmi nous, elle ne l'est plus réellement depuis quelques temps.